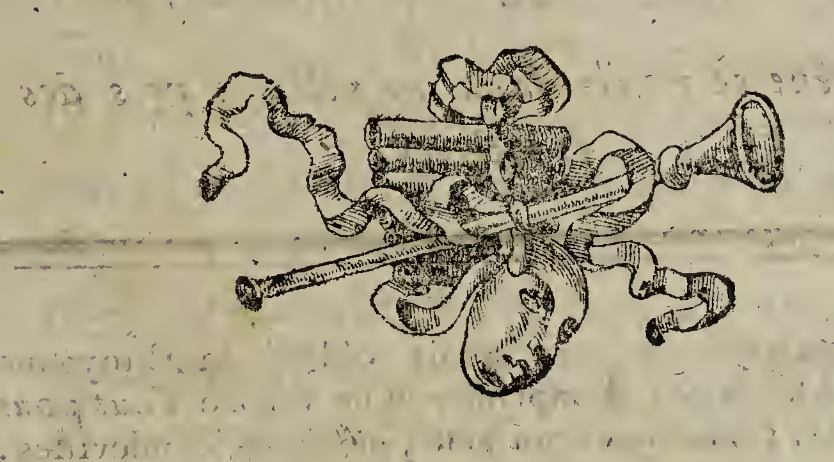
TOUT POUR LA LIBERTÉ,

COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE,
MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par Charles-Louis TISSOT, Citoyen de Dôle, Département du Jura,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du PALAIS VARIÉTÉS, le 20 octobre 1792 (vieux style.)

Prix, 1 liv. 10 sols.



A PARIS,

Chez la Citoyenne Toubon, sous les galeries du Théâtre de la République, à côté du passage vîtré.

1794.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le GÉNIE DE LA FRANCE.	Le Citoyen DUBREUIL.
PHANÈS, Génie.	Le Citoyen ROSEVILLE.
THOMAS, riche fermier.	Le Citoyen LAMARCHE.
MATHURIN.	Le Citoyen GENEST.
JULIEN, fils de Mathurin.	Le Citoyen RAFILE.
La Mère THOMAS.	La Citoyenne LACAILLE.
LUCAS, amant de Colette.	La Citoyenne JENNY.
THÉRÈSE, amante de Julien.	La Citoyenne JULIE.
COLETTE, amante de Lucas.	La Citoyenne DUBOIS.
PAYSANS.	
PAYSANNES.	

La Scène se passe dans un village près des frontières.

Je soussigné, déclare avoir cédé à la Citoyenne TOUBON les droits d'imprimer et de vendre *Tout pour la Liberté*, Comédie en un acte, mêlée de Vaudevilles, de ma composition, me réservant mes droits d'Auteur par chaque représentation qu'on en donnera sur tous les Théâtres de la République française.

A Paris, ce décadi 10 nivôse, l'an deuxième de la République une et indivisible.

CHARLES-LOUIS TISSOT.



TOUT POUR LA LIBERTÉ, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un village. Dans le fond, on apperçoit une haute montagne; à la droite du Théâtre, est la maison de Thomas avec l'arbre de la liberté; à la gauche, est la maison de Mathurin. Au lever de la toile, et à la fin de l'ouverture, un coup de tonnerre se fait entendre, et l'on voit paroître les deux Génies portés sur un char. Ils descendent de la montagne, et le char disparoît. Aussi-tôt, les deux Génies se couvrent d'un manteau, afin de n'être point reconnus, et de passer pour des étrangers.

SCÈNE PREMIÈRE

LE GÉNIE DE LA FRANCE, PHANÈS.

PHANÈS.

AIR : *Qui peut vous rendre inexorable ?*

Vous devez être inexorable :
Tous les grands...

LE GÉNIE.

Sont de vils flatteurs,
Des tigres, des loups ravisseurs
Qui dévorent le misérable.
Ils me croyoient tyran comme eux;
Je leur dois toute ma colère.
Le peuple bon et généreux
A seul mérité de me plaire.

Ensemble.

LE GÉNIE.	PHANÈS.
Le peuple bon et généreux	Le peuple bon et généreux
A seul mérité de me plaire.	A seul mérité de vous plaire.

PHANÈS.

Cependant... bon, jusqu'à certain point.

LE GÉNIE.

Il est juste, même dans ses vengeances. Génie d'un peuple libre, je sais apprécier les vertus d'un citoyen français, et déjouer les projets des tyrans.

PHANÈS.

Cet état a tant d'ennemis!

LE GÉNIE.

Ils sont moins à craindre pour lui que les traîtres qu'il nourrit dans son sein; mais, Phanès, j'aiderai à les vaincre. Mon ascendant l'emportera sur cette odieuse et criminelle coalition méditée dans les ténèbres. Si les vils agens du despotisme ont triomphé dans Verdun et dans Longwi, ne le doivent-ils pas à la trahison? Quelle triste et honteuse gloire de soumettre des peuples qui, en cédant lâchement à la séduction, sont devenus l'opprobre et l'horreur de l'Europe entière!

PHANÈS.

Ils ont cessé d'être comptés parmi les Français. Ils sont assez punis.

LE GÉNIE.

Phanès, ne rappelons jamais ce pénible souvenir. Redis-moi plutôt, retrace-moi sans cesse la généreuse résistance du commandant et des braves habitans de Thionville, la sublime défense, le magnanime dévouement des Lillois. Prononce avec enthousiasme, avec attendrissement le nom de Beaurepaire, ce martyr de l'honneur et de la liberté. Beaurepaire, Lille, Thionville, vos noms et vos vertus civiques consacrés dans les annales françaises, vivront éternellement pour la gloire de la République et l'exemple immortel de tous les hommes libres! Français, quel devoir sacré vous impose la reconnoissance!

AIR : *Chacun avec moi l'avouera.*

Chacun avec moi l'avouera:
Le Français est né magnanime.
C'est en vain qu'un tyran voudra
Du monde lui ravir l'estime: (*bis.*)
Il instruit la postérité (*bis.*)
Que, sans se souiller d'un parjure,
Il sait chérir la liberté,
Le plus beau droit de la nature. (*bis.*)

Français, couronnez vos travaux,
En terrassant le despotisme.
Rendez tous les hommes égaux
Par les vertus, par le civisme; (*bis.*)
Instruisez la postérité (*bis.*)
Que, sans vous souiller d'un parjure,
Vous chérissez la liberté,
Le plus beau droit de la nature. (*bis.*)

Mais il est tems que nous nous reposions de nos courses : c'est ici que nous les terminerons. Observons quel effet la révolution a produit sur ces bons villageois. Nous ne pouvons mieux choisir. Ce site est charmant : vois ces campagnes fertiles, ce paysage riant; tout respire ici le calme de l'innocence. Phanès, détournons un instant nos regards du spectacle déchirant que vient de nous offrir la guerre. A la faveur de ce déguisement, nous jouirons du moins des douceurs de l'égalité. Chez un peuple libre, un étranger est un frère, ami; car, désormais, l'univers ne composera plus qu'une famille... Mais, chut; quelqu'un vient à nous.

PHANÈS.

C'est une jeune et jolie paysanne !

LE GÉNIE.

Elle rêve... Elle a l'air triste.

PHANÈS.

Quelqu'affaire de cœur, à cet âge...

LE GÉNIE.

Eloignons-nous.. Ecoutons.... Peut-être qu'avant de quitter la terre, le hasard me fournira l'occasion d'y répandre encore quelques rayons de ma bienfaisance. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

LE GÉNIE, PHANÈS, THÉRÈSE.

THÉRÈSE *en rêvant.*

GRACES au ciel, l'orage est dissipé. Julien, mon cher Julien, où étois-tu pendant ce tems affreux?... Il défendoit nos foyers!... Cher ami, mes vœux te suivent par-tout!... Ils sont purs comme nos amours!... Ah! j'ose l'espérer, l'orage aura respecté les défenseurs de la patrie!

LE GÉNIE *à Phanès.*

Quels sentimens! Ah! voilà bien les Françaises!

AIR : *Pour suivre un usage prospère.*

On peut, avec un cœur sensible,
Préférer l'état à l'amant.
Cet effort, sans doute, est pénible;
Nous nous aimons si tendrement!
Julien, pardonne à mes alarmes:
Craindre pour toi, c'est t'outrager:
Pour l'amour verse-t-on des larmes,
Quand la patrie est en danger?

O ciel! daigne veiller sur le sort de la France, et conserver les jours de mon cher Julien!

LE GÉNIE *s'approchant d'elle.*

Il les conservera, n'en doutez point. Tant de vertus, de désintéressement seront récompensés.

THÉRÈSE *surprise.*

Ah! vous m'écoutiez?

LE GÉNIE.

En êtes-vous fâchée?

THÉRESE.

Non, citoyen. Julien est mon amant, c'est vrai; mais nous devons nous épouser du consentement de mon père; et je n'ai aucune raison pour dissimuler toute la joie que j'ai de lui obéir.

LE GÉNIE.

Je ne doute pas que Julien ne soit digne de la préférence que vous lui accordez... Il combat sous les drapeaux de la liberté.

THÉRESE.

Il la défend.

LE GÉNIE.

Ce doit être un honnête homme?

THÉRESE.

Et vous aussi : vous prononcez ce mot de liberté de si bon cœur! Etre libre, c'est un sentiment si doux! Nous avons eu tant de peines pour en venir là! Mais, citoyens, oserais-je vous demander qui vous êtes?

LE GÉNIE.

Qui nous sommes?

THÉRESE.

Pardonnez. C'est que, dans ces tems de crise, on est bien aise de savoir à qui l'on parle.... Il y a tant de malveillans!

LE GÉNIE.

Rassurez-vous, ma belle enfant, vous êtes avec des gens d'honneur; et, quoique nous ne soyons pas Français....

THÉRESE.

Vous n'êtes pas Français?

LE GÉNIE.

Nous sommes étrangers; mais, comme vous, nous chérissons la liberté.

THÉRESE.

En ce cas, je vais vous conduire à la maison; car vous avez peut-être besoin de vous rafraîchir. Mon père vous verra avec plaisir; il sera charmé de causer avec vous.

LE GÉNIE.

Si nous ne craignions pas de l'importuner...

THÉRESE.

Importuner!... Les étrangers sont toujours bien reçus chez nous... Suivez-moi... Pardon, si je passe la première. (*Elle frappe.*)

COLETTE *en-dedans.*

Qui frappe?

THÉRESE.

C'est moi. Mon père est-il là?

COLETTE *sortant.*

Oui.

THÉRESE.

Voilà deux étrangers qui demandent à le voir.

COLETTE.

Ils seront les bien-venus.

THÉRESE.

Citoyens, donnez-vous la peine d'entrer.

LE GÉNIE.

Nous vous suivons. (*Thérèse entre après eux.*)

SCÈNE III.

COLETTE *seule.*

A PRÉSENT que j' sis seule, si Lucas v'nait, on pourrait s' parler... Eh ! n' vlà-t-i' pas que j' ne pensons qu'à lui, toujours à lui ! C'est comme un sort !... Ah ! si ma mère savait ça, all' m' gronderait joliment ! et ça n'y f'rait rien. Stapendant... En vérité, c'est une ben drôle de chose que d'aimer !

AIR : *On nous dit que dans l' mariage.*

La première fois qu'on soupire,
Ah ! bon dieu ! comme on est honteux !
On ne peut ni pleurer ni rire ;
A peine os'-t-on lever les yeux.
Dam', dam' ! on est pris là ;
Mais, mais, comment donc ça ?
J' voudrois ben d'mander à mon père,
Si c'est comm' ça (*bis.*) comm' ça qu'étoit ma mère.

Je suis d'un embarras extrême,
Si-tôt que j'apperçois Lucas.
Je veux l' fuir, il m' veut fuir de même ;
Quoiqu' ça, je n' nous en allons pas.
Dam', dam', ça vous tient là ;
Mais, mais pourquoi donc ça ?
Faut qu'un jour je d'mande à mon père,
Si c'est comm' ça, (*bis.*) comm' ça qu'étoit ma mère.

C' Lucas qui n'arrive point ! I' m'avoit pourtant promis d'être ici d' bonne heure !... Patience, patience, j'aurai mon tour, et je l' f'rons attendre si long-tems, si long-tems... Oh ! non, i' s'en iroit peut-être.

SCÈNE IV.

LUCAS, COLETTE.

LUCAS *arrive à pas de loup derrière Colette.*

QU'EST-C' qu' vous dites donc là, mam'selle?

COLETTE.

J' dis... je n' dis plus rien, puisque vous vlà. Mais, sans reproche, vlà ben une grosse heure que je suis ici.

JULIEN.

C' n'est pas ma faute.

COLETTE.

Oh! j' dis, monsieur... si vous aviez voulu!...

LUCAS.

Et l'exercice? Est-ce que j' pouvions l' quitter? Ah! dam'! quand on est là, on n' pense pas à autre chose.

COLETTE.

Pas même à Colette?

LUCAS.

Ah! quant à c' qu'est d' ça, la patrie d'abord, et pis Colette par après. Il n'y a qu'un pas d' l'une à l'autre.

COLETTE.

Ben vrai?

LUCAS.

Un soldat n' ment jamais.

COLETTE.

Tu ne l'es pas encore.

LUCAS.

Non ; mais l' mois prochain, je l' s'rai ; et, quand il faudra marcher, je n' nous l' f'rons pas dire deux fois. Ecoute, Colette ; j' t'aimons ben ; mais j' te laisserons-là, sans dire garre. C'est qu' la patrie est not' mère à tous, et quand une mère nous appelle....

COLETTE.

Tu as raison ; faut tout quitter... Mais, Lucas, si tu m'oubliois tout-à-fait !

LUCAS.

Colette, j' t'ai déjà dit qu'un soldat français n' savoit ni trahir, ni tromper. Quand j'aurons ben rossé les ennemis, je t' d'mand'rons à ton père, et j'ons dans la tête qu'i' n' me refusera pas... Mais tu baisses les yeux !

COLETTE.

C'est que... Tiens, Lucas, quand tu m' parles d' ça, j' sis tout je n' sais comment.

LUCAS.

Et moi donc ! Me vlà près de toi... Eh ben, l' cœur me bat. Sais-tu c' que c'est qu' ça ?

COLETTE.

Non, Lucas ; je n' m'en doute tant seulement pas.

LUCAS.

C'est d' l'amour.

COLETTE.

Tu me l' dis souvent ; mais qu'est-c' que c'est que c't amour ?

LUCAS.

Dam' ! v'là c' qu'en disont les garçons du village.

AIR : *Je brûle de voir ce château.*

L'amour est un petit vaurien
  Difficile à connaître.
Il fait l' mal, rarement le bien ;
  Et par-tout il est l' maître.

Résiste-t-on, c'est un mouton;
Lui cède-t-on, c'est un démon.
Et stapendant, quoi qu'il en coûte, (bis.)
Avec plaisir chacun l'écoute. (bis.)

J' m'appliquois en vain chaque jour
A vouloir le combattre:
Peine inutile: ce chien d'amour
Faisoit le diable à quatre.
J' résistois; c'étoit un mouton; (bis).
J'ons cédé, v'là que c'est un démon.
Et stapendant, quoiqu'il m'en coûte, (bis.)
Avec plaisir, j' sens que j' l'écoute. (bis.)

COLETTE.

Même air.

Ma foi, je n' m'en défendons pas;
J'avons été tout d' même;
Mais un biau jour, j'ons dit tout bas:
Faut aimer qui nous aime.
Chacun parle mal de c't amour. (bis.)
I' pourra m' jouer queuq' mauvais tour.
Et stapendant, quoiqu'il m'en coûte, (bis.)
Avec plaisir, j' sens que j' l'écoute. (bis.)

LUCAS.

Eh ben, vlà qu'est parler... Tiens, Colette, quand j'aurons été à l'armée d' la guerre, et que j'en serons revenu, j'espère ben qu' tu n' diras pas non, comm' tu fais, quand j' te d'mande un baiser. (*Il veut l'embrasser.*)

COLETTE.

AIR: *Résiste-moi, belle Aspasie.*

Un baiser jamais ne se donne,
Que d'vant son père ou sa maman. (bis.)
Nous sommes seuls en ce moment;
N'exigez rien, je vous l'ordonne,

Voudriez-vous donc abuser
De la liberté qu'on nous laisse?
Un amant ne doit rien oser
Qui fasse rougir sa maîtresse. (*bis.*)

C'est mot pour mot c' que Thérèse disoit à Julien, toutes les fois qu'il vouloit l'embrasser. Lucas, prends la leçon pour toi.

LUCAS.

J'en profiterai... Stapendant...

COLETTE.

Puisque t'es raisonnable, tiens, baise ma main. N'y a pas d' mal à ça; jamais Thérèse ne r'fusoit le sienne à Julien.

SCÈNE V.

LUCAS, COLETTE, LA MÈRE THOMAS.

LA MERE THOMAS.

AH! j' vous y prenons! Encore ensemble! Toujours ensemble! Pourquoi n'êtes-vous pas rentrée avec vot' sœur? Quoiqu' vous faites-là, mamselle? Eh bien! m' répondrez-vous?

COLETTE.

Ma mère...

LA MERE THOMAS.

Ma mère! Comm' ça répond!... Et toi, petit libertin, pourquoi n'es-tu pas à l'exercice?

COLETTE.

Il en arrive, ma mère.

LA MÈRE THOMAS.

Il en arrive une heure avant les autres ; car le fils à Jean Desvignes n'est pas encore revenu. Tiens, Lucas, tes deux frères sont aux frontières ; ce sont des hommes, des citoyens ; ça fait honneur au village. Tu n' les vaudras jamais ; tu ne leur ressembles en rien.

COLETTE.

Mais, ma mère, quand on vous dit que l'exercice est fini !

LA MÈRE THOMAS.

Il est fini ? C'est différent. Eh ! que n' me l' disois-tu plutôt !... Ah ! drès qu' c'est comm' ça, tu r'joindras ton frère, tu t' signaleras, mon enfant, et ça n' s'ra pas long. Ces vilains Allemands, tu aideras à les renvoyer chez eux ; tu reviendras, et je te donnerai Colette. Eh mais, mon dieu, c'est conclu comm' ça !

LUCAS.

Ben vrai, mère Thomas ? Vous m' la donnerez ?

LA MÈRE THOMAS.

Comment donc ! Et c'est c' que j' te disons depuis un quart-d'heure ! Mes enfans, queue joie ! quen plaisir ! queue satisfaction ! La paix, et deux noces ! Ton père m'a défendu d' vous l' dire ; et v'là pourquoi j' n'en parlons pas. Embrasse-moi, ma fille ; et toi, mon gendre... Il n'est pas mal tourné, ce garçon-là ! Allons donc, embrasse Colette... C' baiser-là doit t' donner du courage. Si tu veux obtenir Colette, il faut ben servir ton pays... et par-dessus, faut être fidèle à sa maîtresse.

AIR : *Dès l'instant qu'on nous mit en ménage.*

Voici le secret du ménage :
Un seul instant, écoutez-moi.
Colette, i' n' faut pas êt' volage ;
Toi, Lucas, garde-lui ta foi.
Mes enfans, espérez sans cesse.
Pour être heureux, faut être constans ;

Ayez toujours même tendresse:
L' bonheur ne vient qu'avec le tems.

TOUS TROIS.

Pour être heureux, etc.

Même air.

Je ne fus jamais infidelle ;
Ma foi, je ne m'en repens pas.
Chacun me trouvoit assez belle ;
Mais mon cœur n'étoit que pour Thomas.
Mes enfans, etc.

COLETTE.

Oh ! pour ça, ma mère...

LA MERE THOMAS.

N' vous inquiétez pas, mes enfans. Toi, Lucas, j' te recommanderons à Julien. J' me charge de veiller sur Colette. Par après, quand tu nous auras débarrassés des ennemis du déhors...

LE PÈRE THOMAS *en-dedans.*

Eh ! femme, Colette, où diable êtes-vous donc fourrées toutes deux ?

LA MÈRE THOMAS.

Nous v'là, not' homme !... Allons, p'tite fille, venez aider à vot' sœur.

COLETTE *à Lucas en s'en allant.*

Te v'là plus tranquille.

LUCAS.

Adieu, méchante. (*Elles entrent dans la maison.*)

SCENE

SCÈNE VI.

LE GÉNIE, PHANÈS, LE PÈRE THOMAS, LUCAS.

THOMAS *à Lucas.*

EH! bonjour, mon garçon. Quoiqu' tu fais-là tout seul? Pardon, Citoyens; c'est que c'est l' frère d' mon gendre futur, un p'tit drôle qui peut-êt' b'en queuq' jour... J'ons encore une fille, et, s'il se comporte ben... Mais, chut; i' n' doit pas savoir ça.

LE GÉNIE.

Je vous entends.

THOMAS *à Lucas.*

Eh ben! l'exercice, ça va-t-i' un peu?

LUCAS.

A merveille, père Thomas; j' sommes déjà savans. Pour ben s' battre, i' n' faut qu' du courage, et, dieu merci, j' n'en manquons pas; je n' serons pas l' dernier, quand il s'agira de défendre la liberté.

LE PÈRE THOMAS.

Bravo, mon garçon!... Vous voyez, Citoyens: ça n'a que seize ans, et ça voulait déjà suivre son frère! Il n'a différé son départ que pour aider son père à faire la moisson. Ah! Citoyens, c'est qu'ici...

AIR: *La Fête des bonnes gens.*

Foin du vain étalage,
De l'esprit et des façons.
On n' fait cas au village
Que d' l'honneur; et j'en avons.

L'honneur dit : Sers la patrie ;
Après elle, aim' tes parens.
Avec ça, je m'nons la vie
Qui convient aux bonnes gens. (*bis.*)

LE GÉNIE.

Avec ces principes-là, on ne peut manquer d'être heureux.

LE PERE THOMAS.

Parbleu ! si j' le sommes ; et sans ces maudits Autrichiens... Mais on dit qu'ils sont à *quia*. Eh ! vlà Mathurin, mon voisin, mon meilleur ami, l' père de mon gendre futur et de c' p'tit gas-là... Vous connaissez bientôt toute la famille... Vous avez l'a'r ben joyeux, mon ancien. Avez-vous reçu des nouvelles ?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, MATHURIN.

MATHURIN.

D'EXCELLENTES. D'abord, nos armées font merveilles ; et puis Julien vient de m'écrire.

LE PERE THOMAS.

Ah ! contez-nous donc ça. Les citoyens ne sont pas de trop.

MATHURIN.

Julien, ainsi que votre fils Pierre, étoit du nombre des trois hussards qui avont traversé le camp ennemi pour porter des dépêches à Metz. Jugez si ma joie est complette ! Mais les citoyens ne savent peut-être pas...

LE GÉNIE.

Pardonnez-moi : ce trait de zèle et d'intrépidité m'est connu. Continuez.

MATHURIN.

Partant, Citoyen, vous conviendrez qu'il est ben glorieux pour nous d'avoir des enfans qui font si ben leux devoir; oui, morgué, leux devoir; car, au bout du compte, c' n'est qu' ça... Mais la mort ou la liberté; vlà c' que j' leux avons recommandé en partant.

LE GÉNIE *à part.*

En vérité, ces bonnes gens m'étonnent!

MATHURIN.

Julien me mande qu'il sera ici aujourd'hui.

LUCAS.

Ah! tant mieux! J' pourrai partir avec lui.

MATHURIN.

Il a été chargé de porter une ordonnance à la ville voisine, et il a obtenu la permission de venir m'embrasser, et «déposer ses lauriers sur le front paternel». Ce sont-là les propres mots de sa lettre.

LE PERE THOMAS.

Je sis bian sûr qu'il n' viendra pas sans son camarade, sans mon pauvre Piarre. Est-ce qu'il n' vous en parle point?

MATHURIN.

Non... I' me charge seulement de vous prévenir que vous ne vous affligiez pas, voisin; il m'assure que ce ne sera rien.

LE PÈRE THOMAS.

Quoi! mon fils est blessé?

MATHURIN.

Légèrement.

LE PERE THOMAS.

Ah! mon fils! mon pauvre Pierre!

MATHURIN *à part.*

Allons donc, voisin, vous n'y pensez pas. Vlà un bel exemple pour c'te jeunesse qui vous écoute.

THOMAS *se remettant.*

Vous avez raison... C'est le premier mouvement. Vlà qu' c'est passé, Mathurin. Vlà qu' c'est passé.

AIR : *Vous me plaignez, ma tendre amie.*

Sa blessure n'est pas mortelle;
Ça doit adoucir mon ennui.
Mon fils, à son pays fidèle,
Vivra pour être mon appui.
Quand il aurait perdu la vie,
J' n'en bénirions pas moins les dieux :
Quand on périt pour sa patrie,
On doit s'estimer trop heureux. (*bis.*)

MATHURIN.

Vlà c' que c'est.

LE GÉNIE.

Généreux Français, ah! croyez-moi, les dieux ne vous abandonneront jamais.

MATHURIN.

Nous l'éprouvons déjà, Citoyen... Mais j'entends du bruit... Si c'était not' fils!

LE PÈRE THOMAS.

Oui, not' fils; car il sera bientôt l'époux de ma Thérèse.

LUCAS *accourant.*

Ah! mon dieu, oui! c'est lui, c'est lui-même! C'est mon frère Julien avec tout le village!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JULIEN, THÉRESE, COLETTE, Troupe de Paysans, Paysannes.

THÉRÈSE.

Mon cher Julien!

JULIEN.

Mon digne père, maître Thomas, ma chère Thérèse, mes bons amis, que je suis aise de vous revoir!

MATHURIN ET THOMAS.

Embrasse-nous, mon cher enfant.

LE PERE THOMAS.

Il est officier!

TOUS.

Officier?

JULIEN.

Votre fils, père Thomas, a reçu la même faveur.

LA MERE THOMAS.

Not' fils est officier; entends-tu ben, Thomas? C'est qu' c'est ben glorieux au moins! Ecoutez tous; Pierre et Julien sont officiers.

LE GÉNIE.

Ils le méritent l'un et l'autre.

JULIEN.

Nous n'avons fait que ce que tous nos camarades auraient fait à notre place.

LE GÉNIE.

Quelle satisfaction pour vous, mes braves gens !

LA MERE THOMAS.

C'est vrai ; oh ! c'est ben vrai ! C' n'est pas pour nous vanter ; mais...

MATHURIN.

Not' fieux, comment diable avez-vous fait pour passer à travers c't' armée ennemie ?

LA MERE THOMAS.

Il va nous l' dire. Paix donc, vous autres ! Allons, Julien, conte-nous ça, mon ami, conte-nous ça, je t'en prie.

JULIEN.

Quand vous voudrez, mère Thomas.

LA MERE THOMAS.

Eh ! mais, mon dieu, vlà que j'y suis.

LE PERE THOMAS.

C'est ben heureux !

JULIEN.

AIR : *En quatre mots, je vais vous conter ça.*

En quatre mots, je vais vous conter ça.
Le général nous dit comm'ça :
Qui veut traverser là ?
Il faut trois hommes d' vaillance
Pour porter cette ordonnance
A Metz, que voilà.
Alors, je dis à Pierre qu'était là :
J'irai quand on voudra.
Un troisième arriva :
Si-tôt son cheval on piqua ;
Les rangs on traversa.

Lorsque nous eûmes passé l'ennemi,
Il demeura tout ébahi,
Et le cœur tout transi.
Il tirait sur nous à force;
Mais il perdait son amorce,
Le pauvre étourdi !
Légèrement fut blessé Pierre ici.
Mais enfin, dieu merci,
La balle morte à demi,
Lui frisa le bras comm' ceci.
Par-là tout fut fini.

MATHURIN.

Bien, not' fieux! très-bien! Présentement, allons boire un coup à la maison. Je veux que tout le village prenne part à ma joie; et vous de même, Citoyens, faites-nous c't honneur-là.

LE GÉNIE.

Nous vous remercions; nous venons de nous rafraîchir chez le père Thomas.

LE PERE THOMAS.

Eh ! qu'est-c' qu' ça fait, morbleu ? Quand on reçoit de bonnes nouvelles, on peut bien se permettre une petite pointe de vin.

AIR : *Eh ! gai, gai, gai, mon Officier.*

Eh! gai, gai, gai, mes chers amis,
Faut boire comme Grégoire.
Eh ! gai, gai, gai, mes chers amis,
Bannissons les soucis.

LE CHŒUR.

Eh! gai, gai, etc.

MATHURIN *aux Génies.*

Allons, citoyens, quand il vous plaira.

LE GÉNIE.

Nous sommes à vous dans un instant.

MATHURIN.

A votre aise, citoyens. Tenez, c'est la maison que vous voyez-là dans le fond, à gauche, tout près de la grande route.

PHANÈS.

Nous la voyons d'ici.

Tous les Paysans sortent en dansant, et chantant:

Eh! gai, gai, gai, etc.

SCÈNE IX.

LE GÉNIE, PHANÈS, JULIEN.

LE GÉNIE.

EH bien, Phanès, voilà ces Français que l'on traite de barbares! Ils veulent être libres. Eh! n'ont-ils pas raison? Lorsque l'égalité disparut de l'univers, il cessa d'être heureux.

AIR : *Aussi-tôt que la lumière.*

Si les habitans du Tibre
Vainquirent tout l'univers,
C'est qu'alors Rome était libre,
Et ne craignait plus de fers.
Ces Français que je contemple,
Ne paraissent pas moins grands:
Au monde ils donnent l'exemple
D'écraser tous les tyrans.

SCÈNE X.

JULIEN, LE GÉNIE, PHANÈS.

JULIEN.

Mon père et Thomas vous attendent, Citoyens; la fête ne sera complette, que lorsque vous y serez.

LE GÉNIE.

Ayez donc la bonté de nous conduire.

JULIEN *les conduisant.*

C'est ici, Citoyens; donnez-vous la peine d'entrer. (*Ils entrent chez Mathurin. Julien se retournant sur ses pas, et appercevant sa maîtresse.*) Que je suis heureux! voici ma chère Thérèse.

SCÈNE XI.

JULIEN, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Vous partez... demain?

JULIEN.

Il le faut, ma Thérèse.

THÉRÈSE.

Il le faut?

Air : *Pourriez-vous bien douter encore ?*

Pendant ton absence cruelle,
Ah ! combien j'ai tremblé pour toi !
Thérèse te voit auprès d'elle :
Tu veux la quitter ! Et pourquoi ?
Tu peux à ma tendresse extrême
Refuser un jour, un seul jour ?
Julien, si c'est là comme on aime,
Qu'appelles-tu donc de l'amour ? (*bis.*)

JULIEN.

Même air.

Pourrais-tu bien douter encore
Du feu dont je brûle pour toi ?
Oui, ma Thérèse, je t'adore ;
Mais l'honneur a reçu ma foi :
Demain, je me dois à moi-même
De quitter cet heureux séjour.
Le vrai soldat sait, quand il aime,
Accorder la gloire et l'amour. (*bis.*)

THÉRESE.

Je sens que tu as raison. Mais se quitter encore ! et dieu sait jusqu'à quand !... Je voudrais pouvoir te suivre, combattre à tes côtés.

JULIEN.

Et moi, je ne voudrais partir qu'avec le nom de ton époux. Nos parens sont d'accord ; je ne vois pas sur quoi ils pourraient fonder leur refus.

THÉRESE.

Sur un départ aussi prompt.

JULIEN.

Ne crains rien ; nous réussirons.

Air *du Vaudeville de la Revanche forcée.*

O jour heureux ! instant prospère !
Je vais être à toi pour toujours....

THÉRÈSE.

Ah ! Julien, crois-tu que mon père ?...

JULIEN.

Il couronnera nos amours.
Ce doux espoir et m'anime, et m'enflamme.
Nous formerons ces nœuds si beaux.
Demain je rejoins mes drapeaux,
Pour mieux servir ma patrie et ma femme.

Ensemble.

Pour mieux servir ta/ma patrie et ta/ma femme.

THÉRÈSE.

Ah ! Julien, je les apperçois.

JULIEN.

Rassure-toi ; je vais leur parler.

SCÈNE XII.

JULIEN, THÉRÈSE, LE GÉNIE, PHANÈS, LE PÈRE ET LA MÈRE THOMAS, COLETTE, LUCAS, PAYSANS, PAYSANNES.

THOMAS *en sortant de chez lui, à sa femme.*

JE vous avais bian dit qu'ils étiont ensemble !

LA MÈRE THOMAS.

C'est sa prétendue ; n'y a pas d' mal à ça. Quand on

se retrouve, on a mille choses à se dire. C'est ben naturel en pareil cas, not' homme.

LE PÈRE THOMAS.

Tais-toi donc, not' femme; n' parle donc pas d' ça... Citoyens, j'allons vous chanter une chanson qui nous est arrivée tout nouvellement de Paris. Elle commence par ces mots : *Allons, enfans de la patrie*... Julien, tu dois la savoir.

JULIEN.

Si je la sais, mon père! Nous la chantons tous les jours; c'est la prière du soldat.

LE PÈRE THOMAS.

Et du citoyen, morbleu! (*Au Génie.*) Je suis sûr qu'elle vous fera plaisir. Quant à moi, je n' l'entendons jamais, sans que les larmes n' m'en viennent aux yeux.

MATHURIN.

Elle élève l'ame, elle électrise le courage... Allons, Julien, voyons un peu comment tu t'en tireras; chante-la pour ces deux étrangers qui nous font l'amitié de nous visiter, et pour nous itou, dà.

JULIEN.

Mon père, et vous, maître Thomas, permettez qu'avant tout, je vous demande une grace.

MATHURIN.

Une grace à un père!... Eh! mon ami, tout ce qui peut faire le bonheur de nos enfans, n'est-il pas un devoir pour nous?

JULIEN.

Eh bien, mon père, et vous, maître Thomas, c'est la main de Thérèse que je vous prie de m'accorder aujourd'hui.

LE PÈRE THOMAS.

Aujourd'hui? Mais tu n'y penses pas.

JULIEN.

Pourquoi? Notre contrat n'est-il pas signé depuis long-tems? n'allais-je pas l'épouser, quand je suis parti? A la veille d'être son mari, je n'ai point balancé, j'ai volé à la défense de mon pays. Je reviens un instant sous de meilleurs auspices. Ah! père Thomas, cet instant, vous pouvez le rendre le plus doux de ma vie.

LE PERE THOMAS.

Mais tu pars demain.

JULIEN.

J'emporterai avec moi le nom de son époux, celui de votre fils, et je combattrai plus courageusement encore, pour me rendre digne de l'un et de l'autre.

LA MÈRE THOMAS.

N'y a pas l' mot à dire à cela, not' homme.

LE PERE THOMAS.

Qu'en pensez-vous, Citoyens?

LE GÉNIE.

Qu'il serait cruel de le refuser.

LE PERE THOMAS.

Et vous, Mathurin?

MATHURIN.

Ils s'aimont.

LE PERE THOMAS.

Touche-là, Julien. V'là qu'est fini. Il a si bien servi son pays, que j' lui devons c'te ptite récompense; et, morgué, la v'là.

LA MÈRE THOMAS.

Oui; mon ami, la v'là; et n' songeons plus qu'à nous réjouir.

LE GÉNIE.

Quelle intéressante famille!

Prélude pour la danse.

LA MERE THOMAS.

Qu'est-ce que c'est donc ça?..... Ah! ce sont les enfans du village qui y'nont prendre part à la fête.

(Ballet d'enfans.)

Après le ballet.

LA MERE THOMAS.

C'est fort bien, mes petits amis; mais i' m' faut la chanson. Oh! je n'perds pas la tête! i' m'faut la chanson.

JULIEN.

Très-volontiers. (*Il chante l'hymne des Marseillais : au troisième couplet, le Génie et Phanès disparaissent sans être apperçus des Villageois, qui sont occupés à chanter. A la fin de l'avant-dernier couplet, on entend un grand coup de tonnerre, et l'on apperçoit le Génie de la France et Phanès avec toute leur cour; ils descendent de la montagne au son de la marche des Marseillais.*

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, LE GÉNIE, PHANÈS, SUITE DU GÉNIE.

LA MERE THOMAS.

AH! mon dieu, mon dieu, quoique c'est donc ça?

LE GÉNIE *descendu de sa gloire.*

Bons Villageois, dignes Citoyens, reconnaissez en

moi le Génie tutélaire qui veille au salut de la république. Ces Intelligences célestes que vous voyez ici réunies, ont partagé ma tendre sollicitude. Aucun peuple de l'univers ne nous a paru plus digne de la liberté, que celui qui sacrifie tout au bonheur de l'obtenir. Français, remplissez vos hautes destinées; méritez la protection éclatante dont nous ne cessons de vous environner. Union, force, égalité, respect aux loix, voilà les armes avec lesquelles vous terrasserez le despotisme. Humanité, générosité, fraternité, modération, voilà les vertus dont vous devez l'exemple aux peuples qui vous attendent. Vous briserez leurs fers, et vous leur apprendrez que la liberté est le plus précieux de tous les biens.

CHOEUR.

AIR *de la Finale du Déserteur.*

LE GÉNIE.

Oubliez jusqu'à la trace
De vos trop justes douleurs:
Voyez renaître, à leur place,
Des jours couronnés de fleurs.

CHOEUR.

Oublions jusqu'à la trace
De nos trop justes douleurs;
Voyons renaître, à leur place,
Des jours couronnés de fleurs.

LE GÉNIE.

J'admire votre courage;
Ami de l'égalité
J'ai voulu qu'à l'esclavage
Succédât la liberté.
Poursuivez, peuple héroïque,
Vos travaux et vos exploits,
Et fondez la République
Sur la défaite des rois.

CHOEUR.

Oubliez, —Oublions, etc.

Ballet général.

FIN.

567

COMÉDIES NOUVELLES

Qui se trouvent chez le même Libraire.

L'Apothéose de Beaurepaire, comédie en 1 acte et en vers, du citoyen Lesur. . . . . » l. 15 s.

Le Château du Diable, comédie héroïque en 4 actes et en prose, du citoyen Loaisel Tréogathe. 1 5

La Bisarrerie de la Fortune, comédie en 5 actes et en prose, par le même. 1 10

Le Cousin de tout le Monde, comédie en 1 acte et en prose, du citoyen Picard. 1 5

Les Brigands de la Vendée, opéra-vaudeville en 2 actes et en prose, par le C. Boullaut. 1 5

Arlequin friand, comédie en un acte et en prose, par le Citoyen Picard. 1 5

La Moitié du Chemin, comédie en trois actes et en vers, par le C. Picard. . . 1 10

A-bas la Calotte, ou les Déprêtrisés, comédie en un acte, par le citoyen Rousseau. . . 1 5

Le Rival Inattendu, comédie en 1 acte et en prose, par le citoyen Gassier St-Amand. 1 5

Michel Cervantes, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, paroles du Citoyen Gamas, musique du Citoyen Foignet. . . . 1 10

Dalmanzy, ou le Fils naturel, comédie en trois actes et en prose, par le C. Boullaut. . 1 10

De l'Imprimerie de CORDIER, rue Neuve Beaurepaire, No 382.